des souffrances de toutes sortes que le courageux Missionnaire accomplit son entreprise de charité. La neige, la faim, la solitude et ses immensités où rien n'indique la route, les obstacles de la nature et ceux des hommes, rien ne lui fut épargné des souffrances et des angoisses les plus cruelles. Dieu protégea visiblement le P. BONNALD, qui eut la joie de ramener la dépouille mortelle du dévoué serviteur de la mission. Cette œuvre de miséricorde, à en juger par les tribulations dont elle a été l'occasion, a dû être bien agréable à Dieu. A son arrivée à Saint-Albert, où sa longue absence avait semé tant d'alarmes, le P. BONNALD fut reçu au milieu des larmes de reconnaissance et de joie de l'Evêque, des Pères et Frères et même des bonnes sœurs qui avaient fait plusieurs neuvaines successives pour que la Providence gardât sain et sauf celui qui exposait si glorieusement sa vie pour procurer une sépulture honorable à un ami de Dieu :

« Quando orabas cum lacrymis, et sepeliebas mortuos, ego obtuli orationem tuam Domino. » (Tobie, XII, 12.)



MACKENZIE.

Nous avons reçu de Mgr CLUT des notes d'un long voyage accompli de la Providence au fort Nelson, mission Saint-Paul. Commencé le 20 mars 1875, ce voyage a duré, aller et retour, trois mois, et Mgr D'ERINDEL ne rentrait à la Providence, son point de départ, que le 29 juin. La première partie de la route a été faite en compagnie du R. P. LADET, que Sa Grandeur devait laisser à la mission de Saint-Raphaël. Des fatigues inouïes, rendues plus insupportables par un froid très-vif et l'accumulation de la neige, ont ajouté aux difficultés du voyage et au mérite

des Missionnaires. Le R. P. LADET, d'une santé délicate, a eu beaucoup à souffrir, mais a fait preuve d'un grand courage.

Citons le journal de Mgr CLUT :

« Partis de la Providence le 20 mars, nous arrivons au fort Simpson le 26 à une heure et demie de l'après-midi.

« Le fort Simpson est le premier et le principal poste de la Compagnie dans le district du Mackenzie. Faute d'ouvriers apostoliques et de moyens, nous n'avons pu encore nous y établir à poste fixe. Le protestantisme, au contraire, a pu y établir son chef-lieu, grâce à la faveur des officiers de la compagnie de la baie d'Hudson, la plupart Ecossais et protestants. Nous arrivions en pleine puissance protestante ; aussi la réception fut de prime abord plus froide qu'ailleurs. Cependant le premier officier du district nous reçut cordialement, selon son habitude, et nous installa dans une bonne chambre. Nous dîmes la messe dans la maison de la seule famille catholique résidant alors au fort. C'est là que nous passâmes le beau jour de Pâques, 28 mars. Malgré la pauvreté du local et le petit nombre des fidèles, je revêtis les habits pontificaux et je chantai la messe assisté par le P. LADET. Il y eut cinq communions et une confirmation, c'est-à-dire tout ce que je pouvais désirer. Nous restâmes au fort jusqu'au 30 mars. Je profitai des trois jours d'arrêt pour prendre connaissance de mes nombreuses lettres remises par les porteurs qui nous avaient rejoints en route trois jours après notre départ, et je répondis aux plus pressées. Ce repos, du reste, nous était nécessaire ; le P. LADET n'avait fait encore que la moitié de son trajet et moi le tiers du mien.

« Le 30, à dix heures du matin, après avoir laissé un de nos traîneaux et un de nos serviteurs qui devait revenir à la Providence, nous partîmes en compagnie de M. MacDougald, chef traiteur du fort des Liards, où se rendait le

P. LADET. Il avait deux serviteurs avec lui, et nous, nous avions Johny et un seul traîneau chargé de notre petit bagage et de nos provisions. Du fort Simpson au fort des Liards nous irons presque toujours à travers bois ; la marche est un peu moins fatigante que sur le Mackenzie, parce que nous suivons un sentier battu une quinzaine de jours auparavant ; mais il y a encore en moyenne de 3 à 4 pieds de neige. Un matin, le cuisinier de M. Dougaid se leva de bonne heure, fit un grand feu et se rendormit. Le vent poussa les étincelles vers la place où le P. LADET et moi étions couchés et mit le feu à nos couvertures, qui brûlèrent bel et bien ; je m'éveillai quand le feu commença à mordre mes mocassins. Le P. LADET et Johny, réveillés en sursaut comme moi, m'aidèrent à éteindre l'incendie ; mais adieu la belle couverture en molleton que m'avait donnée l'Œuvre apostolique et qui, depuis six ans, m'accompagnait dans tous mes voyages ! »

Après avoir éprouvé un froid excessif et aussi un peu souffert de la faim, les Missionnaires arrivèrent enfin au fort des Liards. Mgr CLUT continue ainsi son récit : « Les habitants étaient heureux de revoir leur maître, M. Dougald, et ceux d'entre eux qui étaient catholiques éprouvaient une double joie en me voyant arriver avec un Père.

« La mission est bâtie à quelques centaines de mètres au-dessus du fort, le long de la rivière. La petite chapelle qui est attenante à la pièce principale reçut notre première visite. Le P. GROUARD en a été l'architecte et le décorateur. La rivière des Liards n'avait encore reçu qu'une seule visite épiscopale, celle de Mgr GRANDIN. Il n'y a donc encore personne qui soit confirmé, sauf les métis serviteurs de la compagnie. Les Indiens étant encore disséminés dans leurs forêts, il faudra attendre mon retour pour les réunir et les voir. »

Après avoir laissé le P. LADET au fort des Liards, mission

Saint-Raphaël, Mgr CLUT continua sa route vers le fort Nelson, toujours accompagné de son fidèle Johny ; il y arriva après vingt jours de marche forcée depuis la Providence.

« M. Brass et sa jeune dame esquimaude me reçoivent de leur mieux et me traitent honorablement. Comme nous n'avons pas de pied-à-terre ici, ce bon monsieur m'a cédé une chambre et m'a offert l'hospitalité pour tout le temps de mon séjour au fort. Il n'y a que deux familles catholiques dans le fort, et il n'y a que deux ou trois familles sauvages arrivées. »

Mgr CLUT, en attendant l'arrivée des sauvages, occupe son temps à faire du bien aux familles présentes ; il congédie Johny, qui retourne au fort des Liards pour servir d'interprète au P. LADET. Enfin, le 4 mai la rivière Nelson commence à opérer sa débâcle, la température va devenir meilleure, et les sauvages pourront prendre des écorces de sapin pour faire leurs canots de voyage. Le 14 mai, Mgr CLUT reçoit l'abjuration d'un métis anglais et de deux Sauteux protestants et les baptise sous condition : « J'ai fait, dit-il, la cérémonie le plus solennellement possible, mitre en tête, et me servant de la langue crise pour le cantique du baptême. Le chapelet a été récité en commun pour mes trois convertis. Puisse leur conversion faire réfléchir les Esclaves et les Sékenais qui fréquentent le poste ! Sauf quatre ou cinq adultes, il n'y a que les enfants qui ont reçu le baptême dans quatre visites antérieures du Missionnaire. Les deux premières ont été faites par le R. P. GROUARD en 1868 et 1869, les deux autres par le R. P. DE KÉRANGUÉ en 1872 et 1873. Ces excellents Missionnaires n'ont pas pu rester assez longtemps pour instruire à fond les adultes. Voilà la raison de l'indifférence de ces derniers. Depuis mon arrivée je fais deux ou trois fois par jour le catéchisme et l'exercice de la prière tous les soirs. De plus, je me suis con-

stitué maître d'école en français, en cris, en montagnais. Ces actives occupations ne m'empêchent pas de recueillir un grand nombre de mots de la langue locale qui diffèrent considérablement du montagnais. Mais, grâce à mes voyages chez toutes nos tribus et grâce au dictionnaire polyglotte du R. P. PETITOT, que j'ai copié, ainsi qu'à l'étude que j'ai faite de tous les dialectes, je me fais assez bien comprendre des Esclaves.

« Enfin, la neige ayant fondu presque tout d'un coup, les Esclaves, les Sékenais et les gens dits *mauvais monde* sont arrivés. Mais il n'y avait presque que des hommes ; le pays ayant été inondé par la fonte des neiges, les femmes et les enfants n'ont pu se rendre à ma mission Saint-Paul. Je n'ai fait que dix-sept baptêmes, dont treize d'adultes. Sept ont été admis à la première communion. Ce sont les prémices de cette mission parmi les Indiens. Huit ont reçu le sacrement de confirmation et trois mariages ont été bénits.

« J'ai parlé de trois tribus différentes appartenant à ce poste-là ; ne croyez pas cependant que la population soit considérable. Elle s'élève tout au plus au chiffre de trois cent cinquante âmes. Le pays est immense, mais au Mackenzie nous sommes dans de vastes déserts.

« Je clôturai la mission le 31 mai au matin. Je partis dans une barque que M. Brass avait mise à ma disposition jusqu'au fort Simpson. »

Mgr CLUT évangélisa sur la route un camp d'Indiens qu'il rencontra. Le 2 juin, à quatre heures et demie du soir, il était de retour à Saint-Raphaël, où le R. P. LADET le recevait solennellement. Là Monseigneur donna ses soins aux quatre tribus qui forment la population de la mission Saint-Raphaël. « Ce sont, dit Monseigneur, les Esclaves ; ils sont les plus nombreux, mais les plus indifférents ; les Montagnais, dits *Embat'a-Ottiné*, qui habi-

tent les montagnes Rocheuses; les Nahanais, qui habitent les mêmes montagnes, mais à l'ouest; enfin, les gens du grand lac (lac Dease), venant de vingt-trois jours de marche d'au-delà des montagnes Rocheuses. Les trois dernières tribus sont ferventes. Ces braves gens auraient passé des journées entières à réciter des prières et à nous écouter, malgré ma difficulté à me faire comprendre d'eux et à les comprendre moi-même. J'étais souvent obligé d'avoir recours à un interprète. Ces quatre tribus parlent des dialectes différents; elles sont dispersées sur un territoire plus grand que la France et ne forment guère qu'un chiffre de cinq cents.

« Je donnai cinquante-cinq confirmations; il y eut vingt-neuf baptêmes, dont dix-sept d'adultes, trente-quatre premières communions, sept mariages et une abjuration.

« Je tiens à constater que tous les Indiens de Saint-Raphaël, sauf un, sont maintenant baptisés. Voilà donc une chrétienté formée en dépit des efforts du protestantisme, grâce à Dieu et aux Missionnaires Oblats de Marie.

« Le 14 juin, je quittai la mission de Saint-Raphaël, ramenant avec moi Johny, et je repris la route de notre mission de la Providence. Le bon P. LADET restait absolument seul; ne voulant pas lui imposer un trop grand sacrifice, je l'avais laissé libre de revenir avec moi; mais, en voyant tout le bien qu'il y avait à faire, son zèle passa par-dessus les difficultés, et bien que ce bon Père n'eût encore aucunes provisions dans sa solitude, il a voulu garder le poste. Je lui ai promis de lui envoyer un Père et un Frère aussitôt que cela me serait possible. Ce secours serait indispensable. Il y a en effet sur ce point trois missions à desservir: Saint-Raphaël, Saint-Paul et un nouveau poste que la Compagnie fonde sur la branche nord de la rivière des Liards. Tous ces postes sont à la porte du fort Simpson, où le protestantisme a son chef-lieu

dans le vicariat. Mon départ et ma séparation du P. LADET furent l'occasion de bien des larmes. »

Ce fut le 29 juin que Mgr CLUT rentra à la mission de la Providence. « En arrivant, dit-il, je fus enchanté d'apercevoir la charpente de notre église tout récemment élevée. Je trouvai la mission dans un état prospère. Le R. P. DE KÉRANGUÉ et les Pères de cette mission ont bien mérité du vicariat et de la Congrégation durant l'hiver dernier, et surtout durant mon absence ils ont fait des travaux extraordinaires. Nos pauvres sauvages esclaves de la Providence, qui jusqu'ici avaient montré trop d'indifférence, ont enfin secoué leur apathie et ils ont été plus fidèles à assister aux instructions et à s'approcher des sacrements. Je les ai trouvés tous réunis et ai pu leur faire quelques instructions et en confirmer un grand nombre. Je n'ai pu faire qu'un séjour de cinq jours à la Providence. Au passage des barques du fort Simpson j'ai dû m'embarquer pour aller faire ma visite à une de nos missions établies sur la rivière la Paix. Grâce au vent favorable, je me rendis en un jour et demi à la mission de Sainte-Anne, où je rencontrai l'excellent et zélé P. GASCON, qui s'y était rendu sur les dernières glaces. J'y rencontrai peu d'Indiens; je pus cependant administrer le sacrement de confirmation à cinq personnes.

« Le 8 juillet, le P. GASCON et moi arrivions à notre chère mission Saint-Joseph à deux heures du matin. Le village indien campé autour de la mission fut bientôt debout et nous eûmes la longue cérémonie du baisement de l'anneau et des poignées de main. Nous nous mîmes aussitôt à confesser et le lendemain je confirmai dix-neuf personnes et donnai la communion à quatre-vingt-quatre sauvages. »

Mgr CLUT termine sa lettre par l'exposé des appréhensions qu'il a conçues sur le sort encore inconnu du cher

F. ALEXIS et sa dernière page est un cri de douloureuse angoisse.

Le P. LECORRE, reparti en 1875 pour les missions du Nord, avec un détachement du personnel de Mgr FARAUD, a envoyé de la Providence. où il achève en ce moment son noviciat, la relation suivante de son voyage. La lettre est du 25 novembre 1875 :

Nous sommes partis du Havre, comme vous le savez, mon très-révérend Père, le 8 mai, à dix heures du matin. Nous étions sept, trois ecclésiastiques et quatre jeunes laïques, tous Bretons. Inutile, je pense, de m'arrêter à des détails de traversée qui ne varient guère, et de raconter des incidents de voyage toujours les mêmes. Nous n'avons pu faire aucun office religieux en public : les dispositions du capitaine ne s'y prêtaient pas. Aux premieres se trouvait le Supérieur général des Pères de la Miséricorde, qui nous faisait l'honneur de venir souvent nous tenir compagnie sur le pont ; il nous invita gracieusement à descendre, à New-York, dans une des maisons de son ordre que je connaissais pour y avoir reçu l'hospitalité en me rendant en France. Nous avions, en outre, pour compagnons aux secondes deux Pères et un Frère convers, jésuites, qui se rendaient, les deux premiers, à l'Orégon ; le troisième, à San-Francisco, pour y exercer son talent de peintre dans la nouvelle et splendide église de la compagnie. Ces trois jésuites étaient Italiens.

Arrivés à New-York, le 18 mai au soir, mais débarqués seulement le lendemain matin, nous nous dirigeâmes à pied vers l'établissement Saint-Vincent de Paul, dirigé par les Pères de la Miséricorde, à une heure de marche